

Le 8 novembre 2020

*Pour Jean-Pierre,*

*Bien sûr, il y a tes spectacles, La noce chez les petits bourgeois, Palais de justice, Germinal, La Cagnotte, Violence à Vichy, Capitaine Shell, Capitaine Esso, Les prétendants... C'est simple : ils donnaient furieusement envie d'en être. Ces bijoux m'ont aidé à sauter sur le banc et à quitter Strasbourg, Pythagore, Fermi et les mathématiques pour me colleter avec Brecht, Molière ou Lagarce.*

*Mais surtout, il y a ton regard, ce regard qui brillait, toujours plus jeune, du désir de théâtre et de politique. De théâtre politique.*

*Été 1972-73, Tourcoing. Je viens de jouer une panouille dans le spectacle d'un metteur en scène parisien qui venait d'être nommé à la direction du TNS. Robert Gironès m'engage dans Scènes de chasse en Bavière de Martin Speer produit par le TNS. Mais le nouveau directeur met son veto à mon engagement : me voilà « interdit professionnel » pour fait de grève pendant les représentations de son spectacle. Vous l'apprenez Jean Jourdheuil et toi, et proposez sur le champ au jeune débutant que je suis, de jouer le rôle du Tambour-Major au CDN de Tourcoing dans un Woyzeck mémorable posé sur la colline de plastique violet imaginée par Lucio Fanti. Il y a là Olivier Perrier, Philippe Clévenot, Emmanuelle Stochl, Yves Raynaud...*

*Tous les après-midi, nous travaillons entre acteurs et le soir, vous les « concepteurs » nous rejoignez pour nous lire les pépites dramaturgiques que vous avez dégottées. Quand nous, les acteurs vous montrons ce que nous avons trouvé en plateau. Pas mal, non, cette confiance, ce partage ! Je me souviens d'avoir ainsi découvert Lenz, le texte bouleversant de Büchner qui venait d'être traduit et que tu nous a lu, Jean-Pierre, in extenso.*

*Automne 1976, Strasbourg. L'Attroupement, un collectif anarcho-communiste que j'ai cofondé, se partagent la scène théâtrale strasbourgeoise avec le TNS que tu diriges alors. C'est comme un paradigme du conflit endémique et plus ou moins feutré entre l'Institution et la Marge.*

*Tu nous proposes cette année-là d'ouvrir la saison de la grande salle avec la reprise de notre Jules César qui vient de faire un tabac dans le Off d'Avignon. Il s'agit d'une reprise en intérieur alors que nous avons créé le spectacle en plein air, autour, dans et sur le toit de l'église de Champfleury à Avignon.*

*Mais notre collectif a ses dogmes et ils ne sont pas négociables : toutes les répétitions doivent être publiques, on fume où on veut, quand on veut et il n'y a pas d'horaires.*

*Je me souviens d'interminables réunions houleuses avec l'équipe permanente du théâtre pour négocier le droit d'enfreindre les règles dictées par les conventions collectives et éviter que le rideau de fer ne se ferme aux heures convenues. Tu nous soutiens, Jean-Pierre, au nom de la liberté de l'artiste et un accord est trouvé.*

*Nous répétons un mois, jouons la première et... décidons le soir-même d'annuler sine die toutes les représentations suivantes ainsi que les 27 dates de tournées pré-achetées. Le spectacle tel qu'il était devenu ne nous convenait plus. Nous nous sentions trahis. Par les lourdeurs de l'Institution ? Par nous-mêmes ? À qui a profité cet avortement volontaire ?*

*Tu désapprouves, tu essaies de nous convaincre de notre erreur, mais rien n'y fait. Et tu ne nous en as jamais tenu rigueur.*

*Printemps 1997, Nanterre. Tu mets en scène Karl Marx, théâtre inédit de Bernard Chartreux d'après Shakespeare, Derrida et Marx aux Amandiers avec notamment Christine Fersen et Éric Elmosnino. Le spectacle fait un bide tant public (43 spectateurs de moyenne), que critique.*

*Mais pour moi, ce spectacle reste comme, l'une des plus stimulantes expériences intellectuelles et sensibles de ma vie de spectateur. C'est comme s'il m'avait permis de faire le deuil de mes illusions et ce deuil m'ouvrait la voie à la possibilité d'un après communisme. Et je me souviens du souper d'après spectacle avec Bernard Chartreux et toi à la cantine. Vous m'écoutez tous les deux, silencieux, incrédules vous dire mon enthousiasme. Tu le penses vraiment, ça ? me demandes-tu. Oui, Jean-Pierre, et aujourd'hui plus que jamais.*

*Printemps 1999, Nanterre. Tu montes les Pièces de guerre d'Edward Bond avec les élèves comédiens de l'ERAC. Je sors du spectacle ravi, mais inquiet. Je dois monter en décembre Les Paravents de Jean Genet et j'attends toujours ta réponse concernant votre éventuelle coproduction. C'est ce jour-là que tu m'as dit OUI, Jean-Pierre, au détour de notre conversation d'après spectacle à l'entrée de l'atelier de construction des Amandiers. OUI à la coprod. Grâce à toi et à Anne Bisang de la Comédie de Genève, j'ai pu mettre en scène 15 comédien.ne.s 7 mois plus tard et 17 ans après Patrice Chéreau. Grâce à toi, 25 personnes ont pu travailler pendant 8 mois dans une compagnie qui émargeait à 300 000 francs de subvention par an... Qui aujourd'hui aurait le courage de prendre ce risque ?*

*Hiver 2008, Odéon. 10 semaines à guichet fermé pour l'École des femmes que tu as mis en scène à l'Odéon avec Daniel Auteuil. Je me souviens de ton empathie totale pour tous les rôles, tous les acteurs de la pièce. Notamment pour le mien, ce Chrysalde si Français et si empathique justement. Et qui te ressemble tant.*

*Et surtout, surtout, je me souviens de ta générosité, de la puissance et de la pertinence de ta direction d'acteur. C'est à toi, Jean-Pierre, que je dois l'essentiel de ce que je sais, de ce que je suis. À toi et à quelques autres.*

*Salut à toi, Jean-Pierre Vincent ! Un salut triste et fraternel.*

*Bernard Bloch  
Metteur en scène et comédien*